

## Mohamed Saïl, ni maître ni valet

<https://www.revue-ballast.fr/mohamed-sail-maitre-valet/>

On célèbre en ce jour, 14 octobre 2016, la mémoire de Mohamed Saïl dans le nord de l'Algérie, au cœur du village de Taourirt : « Il est de notre devoir de mettre toute la lumière sur le parcours de ce grand monsieur que bon nombre de personnes ignorent », explique l'association à l'origine de l'évènement. L'occasion pour nous de contribuer, de l'autre côté de la Méditerranée, à cet hommage par ce portait publié dans notre n° 2. Saïl, kabyle, déserteur durant la Première Guerre mondiale et volontaire en Espagne, lutte contre le colonialisme et pour l'anarcho-communisme : « Tous ensemble, nous édifierons un règne sans classes, [...] où il n'existera ni maîtres ni valets, mais seulement des hommes égaux. » ≡ Par Émile Carme



(Saïl, en bas, au centre)

L'homme n'était pas un poète mais un poète dédia à l'homme quelques-uns de ses vers. « *Étranges étrangers / Vous êtes de la ville / vous êtes de sa vie / même si mal en vivez / même si vous en mourez.* » Signés [Jacques Prévert](#). Étranger puisqu'il naquit loin de la capitale : un village kabyle du nom de Taourirt, la « colline », au nord de l'Algérie. Naquit un jour d'octobre 1894, le 14, sous le nom de Mohand Amezian ben Ameziane Saïl ; le capitaine Dreyfus était alors arrêté puis condamné en métropole ; Nicolas II, tsar de Russie, héritait du pouvoir ; Tombouctou tombait aux mains des troupes impérialistes françaises.

### L'anticolonialiste

« La République, écrit-il, n'a rien à envier au fascisme : tous deux communient dans l'arbitraire et le désir de rabaisser. »

L'Algérie de sa naissance est un département français depuis près de cinquante ans. Les autorités hexagonales ont écrasé les dernières révoltes et la Kabylie (500 000 hectares de terres lui furent confisqués en 1871) ne put que rendre les armes. La République marche dans les pas du Second Empire, mais c'est au nom des droits de l'Homme que le sang a désormais le privilège de couler. Sa vie durant — passée entre sa nation natale, la France et l'Espagne —, Saïl se fera ardent anticolonialiste. À l'âge de trente ans, il fustige dans *Le Libertaire*<sup>1</sup> les « pirates rapaces » et les « canailles sanguinaires » qui assujettissent l'Algérie au nom de la Civilisation. La République, écrit-il, n'a rien à envier au fascisme : tous deux communient dans l'arbitraire et le désir de rabaisser. La même année (nous sommes en 1924), il publie dans *Le Flambeau*<sup>2</sup>, journal qui se présente comme celui « des Groupes libertaires d'Afrique du Nord », un réquisitoire contre l'occupation de son pays. Ses mots cisailent, tonnent contre la faim, la misère, les exactions et les humiliations qui ravagent sa terre, contre « l'ignorance, l'abrutissement dans lesquels vous nous maintenez pour mieux nous tenir sous votre joug », contre ce régime « de servitude et de trique » et la condition de « parias » dans laquelle son peuple est maintenu. « C'est notre sol natal, que de pères en fils nous fécondons de notre labeur : vous êtes venus nous déposséder, nous voler nos biens et, sous prétexte de civilisation, vous nous obligez maintenant, pour ne pas mourir de faim, de trimmer comme des forçats, pour votre profit, contre un salaire de famine. » Pour étouffer la contestation et faire marcher au pas ce peuple rançonné, le pouvoir, poursuit-il, a institué le [Code de l'indigénat](#). « Une honte pour une nation moderne. »

Adopté en 1881, il officialisait la distinction — et, partant, la discrimination — entre les citoyens français (issus de la métropole ou de l'Europe) et les sujets français (indigènes musulmans). L'historien [Olivier Le Cour Grandmaison](#) écrit ainsi, dans son essai *Coloniser, exterminer* : « *Le Code relève d'un pouvoir plus disciplinaire qui, reposant sur la multiplication d'obligations diverses, a pour fonction de surveiller, de contrôler et d'inculquer parfois de nouvelles manières d'être et d'agir. Établies pour assurer au jour le jour la soumission des indigènes, ces obligations saturent en quelque sorte leur existence ; peu de domaines échappent en effet à leur emprise*<sup>3</sup>. » Il sera aboli en 1946. Et Saïl d'exhorter les hommes de bonne volonté, d'où qu'ils soient, à lutter pour « *la suppression de l'odieux régime de l'Indigénat qui consacre notre esclavage* ». Il réclame pour les siens le droit à une vie digne et libre, avant de conclure son article d'une exclamation prophétique : « *Prenez garde gouvernants, au réveil des esclaves !* » (dans *Le Libertaire*, il usait peu auparavant d'une formule assez similaire : « *Prenez garde qu'un jour les parias en aient marre et qu'ils ne prennent les fusils*<sup>4</sup> »). Trente ans plus tard, le [FLN](#) surgira d'une nuit de novembre, armé et prêt à tout pour abattre le régime colonial.



Algériens mobilisés durant la Première Guerre mondiale (DR)

La République s'apprête, trompettes et bravos, hourras et homélies, à commémorer sa prise en cette année 1930. Ainsi du quotidien *Le Temps*, chantant pour l'occasion : « *[La célébration du centenaire de l'Algérie française] évoque un événement qui a eu d'incalculables conséquences pour la grandeur, la sécurité et la prospérité de notre pays, qui a en quelque sorte exalté les destinées nationales, et qui nous a valu la plus substantielle réussite de toute notre histoire. [...] Sans notre empire exotique sur lequel le soleil ne se couche pas, nous ne serions pas une puissance mondiale. [...] Abd el Kader, guerrier chevaleresque digne de nos grands soldats, a pu nous combattre avant de nous aimer : en luttant contre nous à l'époque héroïque de la conquête, les indigènes algériens luttèrent, sans le savoir, contre eux-mêmes. Ils s'en sont vite aperçus. Ils ont compris que l'hégémonie française, c'était la paix française, l'ordre, la prospérité ; qu'à l'anarchie et à la barbarie allaient se substituer la civilisation et le progrès*<sup>5</sup>. »

« Les barrages, centrales hydrauliques, réseaux électriques, voies ferrées, ports, aérodromes, écoles et routes en dur passent massacres et tortures par pertes et profits. »

Mohamed Saïl est alors secrétaire du Comité de défense des Algériens contre les provocations dudit centenaire. Où réside-t-il à ce moment ? Très certainement en France, bien qu'il soit parfois difficile de connaître les dates et durées de ses déplacements (aucun ouvrage biographique n'a, à ce jour, été publié — les informations existantes, au conditionnel ou non, se contredisent parfois). On ne sait quand il arriva en France pour la première fois mais il semblerait fort qu'il soit retourné en Algérie entre 1924 et 1926. Saïl s'élève donc contre la foire coloniale que sera cet événement : « *Que nous a donc apporté cette France si généreuse dont les lâches et les imbéciles vont partout proclamant la grandeur d'âme ? Interrogez un simple indigène, tâchez de gagner sa confiance. L'homme vous dira de suite la lamentable situation de ses frères et l'absolue carence de l'administration française devant les problèmes d'importance vitale. La presque totalité de la population indigène vit dans la misère physique et morale la plus grande. Cette misère s'étale largement. Dans les villes d'Algérie, ce ne sont, la nuit venue, que gens déguenillés couchés sous les arcades, sur le sol. Dans les chantiers, les mines, les exploitations agricoles, les malheureux indigènes sont soumis à un travail exténuant pour des salaires leur permettant à peine de se mal nourrir. Commandés comme des chiens par de véritables brutes, ils n'ont pas même la possibilité de recourir à la grève, toute*

tentative en ce sens étant violemment brisée par l'emprisonnement et les tortures. N'ayant aucun des droits de citoyen français, soumis à l'odieux et barbare code de l'indigénat, les indigènes sont traînés devant des tribunaux répressifs spéciaux et condamnés à des peines très dures pour des peccadilles qui n'amèneraient, dans la métropole, qu'une simple admonestation. Toute presse indigène étant interdite, toute association étant vite dissoute, il ne subsiste, en Algérie, aucune possibilité de défense pour les malheureux indigènes spoliés et exploités avec la dernière crapulerie qui puisse exister. »

La plume ne cille pas : elle perce la plaie sans crier gare. Saïl frotte le fard, écaille le vernis. Les Lumières mentent et le Progrès a des parfums de carne souillée. Dix ans plus tard, Albert Camus fera lui aussi état de la détresse qui affecte la région dont Saïl est originaire : *Misère de la Kabylie* donne à lire le surpeuplement, l'indigence, les enfants en loques, la pauvreté inouïe des gourbis, le chômage, l'iniquité fiscale et salariale... « Je suis forcé de dire ici que le régime du travail en Kabylie est un régime d'esclavage<sup>6</sup>. » Les valets de pied du pouvoir aiment à polir l'un des seuls arguments dont ils disposent : les apports techniques. Les fameux. Les barrages, centrales hydrauliques, réseaux électriques, voies ferrées, ports, aérodromes, écoles et routes en dur passent massacres et tortures par pertes et profits. Compatibilité de pense-petit : « Mille kilomètres de route ne compensent pas un seul acte de cruauté ou de goujaterie<sup>7</sup> », écrira [Léon Werth](#). Saïl tourne en dérision lesdits apports matériels (« Beau progrès, vraiment ! ») et achève son texte en même temps que son ennemi : « Le groupe anarchiste algérien est décidé à démontrer à l'opinion publique vos crimes, vos ignominies que vous voulez baptiser du mot civilisation. »



Albert Camus (DR)

Un an plus tard, il publie une nouvelle tribune dans le même périodique<sup>8</sup> et tance tour à tour la métropole — du moins les ploutocrates et les officiels qui jurent parler en son nom — et les exploiters arabes : les *caïds* (fonctionnaires indigènes œuvrant pour l'État français), la vieille aristocratie féodale et les représentants religieux (en mai 1925, il avait été incarcéré en Algérie après avoir vilipendé, dans un café kabyle, « le régime des marabouts qui bernent les populations »). L'Algérie doit donc, estime l'anarchiste, s'affranchir de ces deux tutelles. Et Saïl d'insister : le peuple français, celui des travailleurs et des humbles, n'est pas coupable des turpitudes coloniales — d'où son appel à fédérer les masses hexagonales et algériennes pour, de concert, renverser leurs maîtres qui les mènent à la baguette et au fouet sur les deux rives de la Méditerranée. Nulles divisions communautaires, ethniques ou religieuses, chez Saïl : les bourreaux sont de la même race. Sa ligne de démarcation est nette : les petits, Nord-Africains et Blancs, contre les puissants, Nord-Africains et Blancs. « Fraternellement unis, ils sauront s'en débarrasser pour fêter ensemble leur affranchissement. » Mohamed Saïl adhère d'ailleurs à la Confédération générale du travail-Syndicaliste révolutionnaire, créée en France en 1926, et fonde en son sein la Section des indigènes algériens. En 1932, il appelle, dans le journal dont il est alors le gérant, *L'Éveil social*, le « peuple algérien, peuple esclave<sup>9</sup> » à se lever. Un an plus tard, il évoque l'exil — sans doute fait-il écho, en creux, au sien propre — comme l'une des possibilités pour l'indigène algérien, fût-elle désespérée, de survivre lorsqu'il se trouve spolié de sa terre (il s'opposera toutefois, vingt ans plus tard, à l'émigration massive des Algériens : mieux vaut éviter de déraciner des familles entières et d'avoir à subir l'exploitation patronale en métropole — « On se débrouille mieux lorsqu'on est chez soi, et en Afrique du Nord la solidarité jouerait à plein<sup>10</sup> »). Saïl ne connaîtra pas la guerre d'Algérie, ni la constitution du Front de libération nationale et les

heurts pour le moins violents qui l'opposeront au Mouvement national algérien, puisqu'il mourra un an et demi avant, en avril 1953, à Bobigny. Mais il continuera de dénoncer jusqu'au bout le « *style superfasciste et le mode de travail digne de l'Antiquité*<sup>11</sup> » du régime colonial, de pointer les mensonges de la République et de célébrer les camarades européens alliés dans la lutte à leurs côtés.

### Le Kabyle

« Sa ligne de démarcation est franche et nette — les petits, Nord-Africains et Blancs, contre les puissants, Nord-Africains et Blancs. »

An 632 après Jésus-Christ. Le Prophète Muhammad mourut à Médine à l'âge de soixante-trois ans — après, rapporte-t-on, avoir répété à trois reprises la formule « *Dans l'union suprême*<sup>12</sup> ! ». Les troupes arabes s'emparèrent de l'Égypte et de la Libye quelques années plus tard. Mila, en Algérie, tomba en 678. La célèbre guerrière [Kahina](#), fille unique issue de la tribu berbère zénète des Djerawa, combattit les envahisseurs musulmans avant d'être défaite, en 693, puis décapitée. La phase de conquête militaire prit officiellement fin en 711 : les siècles suivants se chargèrent de bâtir l'Algérie contemporaine — faite de Berbères, d'Arabes, de Juifs et d'Européens (eux-mêmes venus de France, de Malte, d'Espagne, d'Italie, d'Allemagne...). L'arabisation et l'islamisation de l'Algérie — bien qu'on ne l'appelait pas encore ainsi — n'a pas eu raison de l'identité culturelle berbère et kabyle ; aujourd'hui encore, la question n'est pas sans susciter de vives polémiques. Mohamed Saïl revendique ses origines avec fierté, et même orgueil : en février 1951, il rédige pour *Le Libertaire* l'article « La mentalité kabyle<sup>13</sup> » afin de louer le tempérament libertaire et individualiste de ce peuple (entendons le second terme dans le sens positif qu'il a parfois dans la tradition anarchiste et non dans son acceptation moderne et libérale : l'individualisme comme zone d'affranchissement, comme libération de chacun pour tendre, une fois articulée, à celle de tous ; comme lutte pour la constitution de subjectivités réfractaires et autonomes).

Pour Saïl, l'indigène est anticolonialiste, mais le Kabyle l'est plus farouchement encore (l'anarchiste ne craint pas d'user d'un « le » pour le moins essentialiste). Organisé, solidaire, rétif et fédéraliste, le Kabyle (qui est un Algérien « *pur sang*<sup>14</sup> ») l'est aussi. Celui qui déclame à qui veut l'entendre son refus du chauvinisme et de la glorification d'un peuple au détriment d'un autre est pris la main dans le sac dès lors qu'il parle des siens : « *[Les Kabyles] se plaisent partout, fraternisent avec tout le monde, et leur rêve est toujours le savoir, le bien-être et la liberté. [...] Le Kabyle est réellement l'élément dominant à tout point de vue et parce qu'il est capable d'entraîner le reste du peuple algérien dans la révolte contre toute forme de centralisme autoritaire.* » Le cœur parfois foule aux pieds les principes ; l'affaire est connue. L'Idée baisse les yeux quand bat le sang. Le Kabyle, poursuit Saïl, manque toutefois d'éducation comme de culture et c'est la raison pour laquelle, bien que fort de certaines prédispositions, il n'est pas encore un authentique libertaire — cela ne saurait tarder.



Archives (colorisées) de la période coloniale, à Azazga, en Kabylie

La résistance des Kabyles face au colonialisme fait mordre la poussière au célèbre « mythe kabyle » (arguant, à des fins coloniales, que l'identité berbère, comparée à l'arabe, est plus à même de se fondre dans le corps français) : on ne compte plus les Berbères qui, aux côtés des Arabes, prirent les armes et le maquis. En revanche, les observations de Saïl concernant la pratique religieuse rejoignent celles de bien des commentateurs français : du baron Aucapitaine à l'[abbé Raynal](#), en passant par [Eugène Daumas](#)<sup>15</sup>, tous

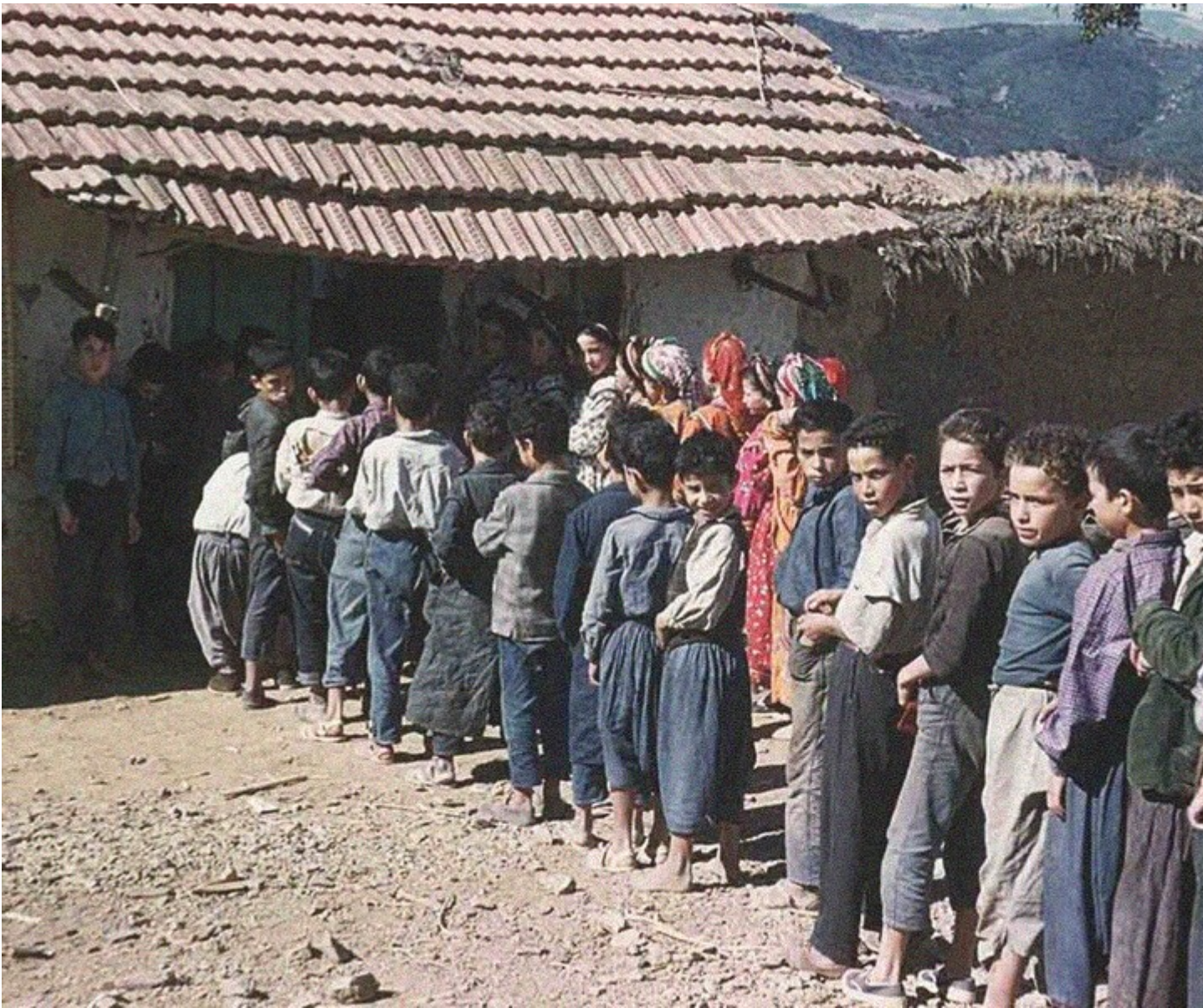
s'accordent sur le fait que les Kabyles auraient un rapport plus distant à la religion que les Arabes. Moins dévot et dogmatique. Si Saïl n'hésite pas à évoquer « *la grande civilisation musulmane*<sup>16</sup> » et ses « *frères musulmans*<sup>17</sup> », il n'en demeure pas moins particulièrement virulent à l'endroit de la religion et de ses sectateurs. Anarchiste oblige — surtout s'il est kabyle... Son peuple, assure-t-il, n'a embrassé l'islam que par la force des armes. « *La grande masse des travailleurs kabyles sait qu'un gouvernement musulman, à la fois religieux et politique, ne peut revêtir qu'un caractère féodal, donc primitif. Tous les gouvernements musulmans l'ont jusqu'ici prouvé.* » Dieu ? Un parrain de « *l'obscurantisme*<sup>18</sup> ». Les gens en parlent, l'usage le veut, mais plus personne, au fond, ne croit en lui. « *N'attendez rien d'Allah, les cieus sont vides, et les dieux n'ont été créés que pour servir l'exploitation et prêcher la résignation* », rappelle-t-il en 1935 dans *La Voix libertaire*. Mieux encore : « *Allah est en déroute*<sup>19</sup> » et la religion disparaîtra un jour — le futur s'échinera à démentir son optimisme...

### **L'anarchiste communiste**

« La tradition libertaire est vaste — torrents, ruisselets, fleuves, rigoles, rivières et ravines y coulent sans toujours se rejoindre. »

Celui qui, selon ses dires<sup>20</sup>, entra dans « le mouvement » en 1911 (à l'âge de dix-sept ans) et fut instigateur de comités d'anarchistes algériens, adhérant à l'Union anarchiste, combattant auprès de [Durruti](#) en Espagne et militant actif dans la presse libertaire, signait parfois ses articles « Un anarchiste kabyle » (il utilisa également les pseudonymes Léger et Georges). Mais, on le sait, la tradition libertaire est vaste — torrents, ruisselets, fleuves, rigoles, rivières et ravines y coulent sans toujours se rejoindre. Dans quels courants Mohamed Saïl s'inscrit-il ? Ceux du fédéralisme libertaire, de l'anarcho-syndicalisme, de l'action directe et du communisme libertaire.

Si le fédéralisme est antérieur à l'anarchisme, on doit à [Proudhon](#) de l'avoir théorisé dans une perspective libertaire (notons du reste qu'il avait, dès 1861, prédit l'indépendance de l'Algérie dans ses *Carnets*<sup>21</sup>). L'idée est assez simple : il faut procéder, c'est-à-dire s'organiser au sein de la collectivité, de bas en haut, localement, et récuser l'idée de centre et de périphérie. Proudhon l'oppose, dans *Du Principe fédératif*, au caractère hiérarchique des régimes en vigueur — démocratiques ou monarchiques — et à l'ascendance de l'État (administré par sa capitale) sur l'ensemble du territoire et de la population. Saïl, dans les pas de nombreux libertaires, se montre particulièrement défavorable au communisme. Du moins, la précision importe, dans sa formulation partidaire, autoritaire et institutionnelle : ses critiques contre les organisations communistes — françaises et soviétiques — sont nombreuses et virulentes, mais il appartient à une formation anarcho-communiste (l'Union anarchiste — dont il est le secrétaire de l'une des sections en 1923 — devient l'Union anarchiste communiste en 1926 puis, un an plus tard, l'Union anarchiste communiste révolutionnaire) et promeut, notamment en Espagne, l'alliance du rouge et du noir.



Achives (colorisées) de la période coloniale, à Azazga, en Kabylie

En mai 1924, le très jeune Parti communiste français a obtenu 9,82 % des suffrages aux élections législatives. Épuisé et souffrant, Lénine vient de mourir dans un dernier spasme ; la Russie révolutionnaire n'a pas encore sept ans et Staline sermonne publiquement Trotsky, à la tête de la nouvelle Opposition de gauche. Six mois plus tard, Saïl fouaille, avec le verbe cru qu'on lui connaît, le PC, Moscou, l'URSS qui n'a de révolutionnaire que le nom, [Marcel Cachin](#) et la « dictature » bolchevik. Dans les colonnes du *Libertaire*<sup>22</sup>, il jette à la face des communistes le cri des déportés des camps des îles Solovki — Saïl prend la défense des têtes dures et des insoumis qui renvoient dos à dos les tsaristes et les rouges : tous les cachots ont la même âme.

« Saïl n'a que fort peu fréquenté l'école : il n'est pas un théoricien et ses écrits — à l'orthographe approximative — tiennent du pamphlet plus que de l'analyse froide. »

En 1933, pénalement poursuivi pour un texte de nature antimilitariste, il reçoit l'appui de l'organisation caritative de l'Internationale communiste, le Secours rouge : il le rejette dans une tribune parue dans *L'Éveil social*. Moscou, argue-t-il, embastille les opposants révolutionnaires et l'URSS stalinienne n'est, ni plus ni moins, qu'un fascisme peint en rouge. Grandiloquent, Saïl tonitrué : « À bas toutes les prisons de la terre ! Que sur leurs ruines, un jour, s'élève, radieuse et triomphante, l'Anarchie<sup>23</sup> ! » Retour de bâton, en toute logique : alors qu'il est inculpé à Saint-Ouen pour « délit de port d'arme prohibée » (la police trouve chez lui grenades et pistolets : « souvenirs de la dernière guerre », assure le Comité de défense sociale ; « Saïl trouve des armes, il les conserve<sup>24</sup> », rapporte l'historien [Sylvain Boulouque](#)) et que le mouvement ouvrier le soutient, le Parti refuse d'en être et le qualifie d'agent provocateur. Il passera un peu plus de quatre mois en prison.

Au lendemain de la Libération, le PCF, auréolé de ses « 75 000 fusillés », devient, avec ses 159 députés, le premier parti de France. [Maurice Thorez](#) promet qu'il existe d'autres voies que celles empruntées par leurs homologues russes pour instaurer le communisme — il entre dans les gouvernements de Gaulle et [Félix Gouin](#). Mohamed Saïl écrit alors qu'ils empoisonnent, dans l'ombre « *du pape Staline* », les travailleurs de leur « *fausse doctrine*<sup>25</sup> ». En 1951, il traite les sympathisants staliniens de « *crétins* » et de « *déchet du peuple*<sup>26</sup> ». Mais la question s'avère plus large, à dire vrai : pour le Kabyle, tous les partis sont des espaces de corruption : les élus, payés plus que de raison, s'enrichissent sur le travail ou le dos de leurs électeurs et les députés n'échappent jamais à leur destin, celui d'arrivistes sans parole. L'homme est bâti d'un bloc ; une seule et même pièce qui roule contre le vent. Il grave plus qu'il n'esquisse. Se jette dans la fournaise, faisant fi des clairs-obscur qui font le monde. Saïl n'a que fort peu fréquenté l'école : il n'est pas un théoricien et ses écrits — à l'orthographe approximative — tiennent du pamphlet plus que de l'analyse froide, méthodique, rationnelle. Les références à l'anarchisme (ou Anarchie, majuscule !) abondent sous sa plume : celles, positives, au marxisme ou au communisme se font rares — en 1951, il continue de déclarer aux travailleurs algériens que leurs réels amis sont les anarchistes.



Lénine et Trotsky, au centre (colorisée par Planetzero)

Le [Dictionnaire Le Maitron](#) fait savoir que Saïl est exclu de l'Union anarchiste communiste révolutionnaire en 1931, en raison de son soutien au plate-formisme (disons-le en deux mots : ce terme fait référence à un texte de 1926, notamment rédigé par le combattant ukrainien [Nestor Makhno](#), qui rejette l'anarchisme individualiste au profit d'une vision plus structurée et (auto)disciplinée — d'aucuns disent « bolchevisée » — du mouvement libertaire). Plate-formiste, donc. Et, ce qui n'est pas sans manquer de cohérence, partisan de la ligne [Fontenis](#). Qu'est-ce à dire ? L'homme est à l'origine de la mutation de la Fédération anarchiste

(FA) en Fédération communiste libertaire (FCL) et, dès lors, de la mise au ban des tendances individualistes de l'organisation. Georges Fontenis n'entend pas réduire l'anarchisme à un mode de vie ou à quelque supplément d'âme transgressif et esthétique ; il doit être un mouvement social organisé et ancré dans les conflits de l'époque. C'est dans cette optique que Fontenis fusionne — après Makhno et avant [Daniel Guérin](#) — deux traditions en tension : le communisme (marxiste ou non) et l'anarchisme. Autrement dit : le communisme libertaire, que Fontenis oppose à la social-démocratie libérale comme au léninisme. En 1952, Saïl décrit Fontenis (leur correspondance atteste de l'estime que le premier porte au second — et la réciproque est vraie puisque le second réalisera l'hommage funèbre du premier) comme un militant porteur de « *la véritable ligne traditionnelle de l'anarchisme*<sup>27</sup> » et houspille les mystiques en chambre et autres professeurs de morale libertaire. Quelques jours avant de mourir d'un cancer des poumons à l'hôpital franco-musulman de Bobigny, Saïl clame : « *Et vive le communisme libertaire*<sup>28</sup> ».

### L'internationaliste

« Le 18 novembre, Mussolini et Hitler avalisent Franco ; trois jours plus tard, Saïl est blessé en mission de reconnaissance. »

« *Le principe fédéraliste conduit logiquement à l'internationalisme*<sup>29</sup> », note Daniel Guérin dans son étude *L'Anarchisme*. L'Espagne voit Franco et ses affidés se lever contre le Frente Popular en juillet 1936. Blum appelle à la non-intervention quinze jours plus tard et [García Lorca](#) est arrêté le 16 août, à 13h30, puis fusillé par les nationalistes. Mohamed Saïl décide de rejoindre les combattants espagnols quelques semaines plus tard. Il rallie le groupe [Sébastien Faure](#) — dont il ne tarde pas à prendre la tête, à la mort de son responsable — au sein de la colonne anarchiste Durruti. [George Orwell](#) quittera quant à lui l'Angleterre pour intégrer le [POUM](#), une formation marxiste et anti-stalinienne, à la fin décembre. Buenaventura Durruti, de passage dans la capitale espagnole peu après l'arrivée de Saïl, donne un entretien à la CNT : « *On ne combat pas pour perdre la vie. Nous nous battons pour la vie. [...] Les miliciens [de la colonne Durruti] savent pourquoi ils se battent. Ils se sentent révolutionnaires et ils ne combattent pas avec des phrases et des paroles creuses. Ils n'attendent pas de la révolution des lois et des décrets, mais ils savent qu'avec la victoire, ils auront la possession directe de la terre, de l'usine, des ateliers, des moyens de transport*<sup>30</sup>. » Saïl dirige les opérations militaires dans la commune de Quinto, au cœur de la province de Saragosse. Le 18 novembre, Mussolini et Hitler avalisent Franco ; trois jours plus tard, Saïl est blessé en mission de reconnaissance. Une balle explosive au bras à proximité des lignes ennemies. Il écrira en 1952 : « *Ma mutilation partielle d'un bras en Espagne m'oblige à ne pas faire trop d'efforts*<sup>31</sup> ». Raison pour laquelle l'ancien chauffeur-mécanicien deviendra restaurateur de faïences. On le soigne à Barcelone puis il rentre à Aulnay en janvier 1937, après que la *Pravda*, organe officiel de Moscou, a annoncé l'épuration physique, par ses partisans, des trotskystes et des anarchistes engagés en Espagne. « *Durruti est notre guide et notre frère. Il mange et couche avec nous, il est moins bien habillé que nous, il n'est ni général, ni caïd, mais un milicien digne de notre amitié*<sup>32</sup> », rapporte Saïl dans un journal antifasciste. Foin des galons, titres et claquements de talons : la colonne Durruti fonctionne sur la base de l'autodiscipline, et c'est non sans fierté que Saïl signe un texte « *sans grade ni matricule, comme tous ses camarades*<sup>19</sup> ». S'il revendique haut et fort le statut de milicien, il foule aux pieds celui de soldat : l'antimilitariste qui déserta lors de la Première Guerre mondiale n'a pas changé (il sera également incarcéré lors de la Seconde, puis interné au camp de Riom, dans le Cantal, pour s'être opposé à la guerre — l'ouvrage canadien *Anarchism: A Documentary History of Libertarian Ideas* prétend qu'il a ensuite rejoint la Résistance, ce que les sources disponibles en français ne nous permettent pas de confirmer, sinon qu'il a confectionné des faux papiers sous l'Occupation et se serait évadé). Franco annonce le 1<sup>er</sup> avril 1939 que la guerre est finie et qu'il l'a, dès lors, gagnée.





Soldats républicains espagnols traversant les Pyrénées, mars 1938 (Joel Bellviure)

\*

Le printemps façonne son cercueil jour après jour mais Mohamed Saïl, âgé de cinquante-huit ans, ne l'entend pas de cette oreille : il tiendra, oui, il tiendra encore. Indécrottable optimisme que le sien. Il possède, confie-t-il à Fontenis, alité et amaigri de huit kilos, « *une volonté tenace de combattre encore longtemps à vos côtés pour la bonne cause*<sup>33</sup> ». Le Petit Père des peuples a tout juste cassé sa pipe. Saïl se voit vivre encore un an ou deux, sans opération ; plus, dans le cas contraire. L'Indochine insurgée continue de pleurer ses morts. « *Vivre honnêtement et porter la tête haute jusqu'au dernier souffle*<sup>19</sup>. » Les troupes coloniales portugaises viennent de massacrer les habitants de Batepá, sur l'île de São Tomé. Vivre et lutter, écrit-il encore, avant de n'être plus. « *Pensons à la lutte, toujours la lutte, qui est notre idéal et notre raison de vivre*<sup>19</sup>. » Il meurt quelques jours plus tard. Ses obsèques se déroulent entre les deux tours des élections municipales de 1953, le 30 avril : le Parti communiste sort en tête à Paris, avec 27,46 % des voix. Moins de trois mois plus tard, six ouvriers algériens et un métallurgiste français tomberont sous les balles de la police, à Paris, lors d'une manifestation en faveur de l'indépendance de l'Algérie.

---

*Le nom de Saïl figure à plusieurs reprises dans les archives des services de police, que nous avons consultées : archives départementales, Saint-Quentin-en-Yvelines, 2 M 11/18 et 25, 4 M 2/67 et 68, 4 M 2/81, 5 M 56.*

---

1. M. Saïl, « Le calvaire des indigènes algériens », *Le Libertaire*, n° 242, 16 août 1924 — voir le recueil *Appels aux travailleurs algériens*, Fédération anarchiste, 1994, pp. 6–8.↑

2. M. Saïl, « À bas l'indigénat », *Le Flambeau*, n° 22, 1<sup>er</sup>-15 novembre 1924.↑
3. O. Le Cour Grandmaison, *Coloniser, exterminer*, Fayard, 2006, p. 248.↑
4. M. Saïl, « Le calvaire des indigènes algériens », *op. cit.*↑
5. « L'Algérie française », *Le Temps*, 4 mai 1930.↑
6. A. Camus, *Chroniques algériennes*, Folio essais, 2002, p. 50.↑
7. Extrait de son journal, 1952, cité par G. Heuré, *L'Insoumis*, Viviane Hamy, 2006, p. 190.↑
8. M. Saïl, « À l'opinion publique », *La Voie libertaire*, n° 55, 15 mars 1930, dans *Appels aux travailleurs algériens*, *op.cit.*, pp. 10–11.↑
9. M. Saïl, « Peuple algérien, debout ! », *L'Éveil social*, n° 2, février 1932, dans *Appels aux travailleurs algériens*, *op.cit.*, p. 12.↑
10. M. Saïl, « Le calvaire des travailleurs nord-africains », *Le Libertaire*, n° 276, 6 juillet 1951, dans *Appels aux travailleurs algériens*, *op.cit.*, pp. 29–30.↑
11. M. Saïl, « Le calvaire des travailleurs nord-africains », *Le Libertaire*, n° 273, 15 juin 1951, dans *Appels aux travailleurs algériens*, *op.cit.*, p. 26.↑
12. Voir T. Ramadan, *Muhammad, vie du Prophète*, Presses du Châtelet, 2006, p. 316.↑
13. M. Saïl, « La mentalité kabyle », *Le Libertaire*, n° 257, 16 février 1951, dans *Appels aux travailleurs algériens*, *op.cit.*, pp. 24–26.↑
14. M. Saïl, « La "Civilisation française" en Algérie », *Terre libre*, n° 20, décembre 1935, dans *Appels aux travailleurs algériens*, *op.cit.*, p. 19.↑
15. Ou, plus récemment, André Santini : « *Les Berbères sont des laïcs, ils pratiquent un islam modéré. Ils ont un caractère tolérant, ils ont notre conception de la laïcité. Ils se regroupent sans être arrogants et ne sont pas envahissants* » et Claude Goasguen : « *Ils ont un culte musulman moins intégriste que les autres, car ils ont été islamisés plus tardivement* ». Voir l'ouvrage *Marianne et Allah* de Vincent Geisser & Aziz Zemouri, La Découverte, 2006.↑
16. M. Saïl, « Le centenaire de la conquête de l'Algérie », *op. cit.*↑
17. M. Saïl, « Peuple algérien, debout ! », *op. cit.*↑
18. M. Saïl, « La mentalité kabyle », *op. cit.*↑
19. *Ibid.*↑↑↑↑
20. Correspondance privée avec Georges Fontenis, lettre du 21 janvier 1952 (Archives Georges Fontenis/IISG Amsterdam).↑
21. P.-J. Proudhon, *Carnets*, tome II, 1847–1848, Paris, Marcel Rivière, 1961, carnet n° 5, p. 133.↑
22. M. Saïl, « L'idéal du Parti communiste », *Le Libertaire*, n° 341, 24 novembre 1924, dans *Appels aux travailleurs algériens*, *op.cit.*, pp. 5–6.↑
23. M. Saïl, « Réponse au Secours rouge », *L'Éveil social*, n° 2, février 1933, dans *Appels aux travailleurs algériens*, *op.cit.*, pp. 13–14.↑
24. *Appels aux travailleurs algériens*, *op.cit.*, p. 2.↑
25. M. Saïl, « Aux travailleurs algériens », *Le libertaire*, n° 22, 25 mars 1946, dans *Appels aux travailleurs algériens*, *op.cit.*, p. 23.↑
26. M. Saïl, « La mentalité kabyle », *op. cit.*↑
27. Correspondance privée avec Georges Fontenis, lettre du 21 janvier 1952, *op. cit.*↑
28. Correspondance privée avec Georges Fontenis, lettre du 13 avril 1953, *op. cit.*↑
29. D. Guérin, *L'Anarchisme*, Folio essais, 2009, p. 94.↑
30. Cité par A. Paz, *Durruti, le peuple en armes*, La Tête de Feuilles, 1972, p. 391.↑
31. Correspondance privée avec Georges Fontenis, lettre du 21 janvier 1952, *op. cit.*↑
32. M. Saïl, « Lettre du front », *L'Espagne antifasciste*, n° 17, 4 novembre 1936, dans *Appels aux travailleurs algériens*, *op.cit.*, p. 22.↑
33. Correspondance privée avec Georges Fontenis, lettre du 13 avril 1953, *op. cit.*↑